



Carnaval frappe à la porte
Ou
Le Fofão est lâché !



Carnaval frappe à la porte. Les averses de pluie s'espacent. On voit la nature amazonienne qui a verdi. La mousse, les herbes sauvages, les lianes et autres arbrisseaux poussent partout là où ils peuvent. Ça sent encore la terre mouillée. Jour après jour, le peuple s'éveille à la fête. Des milliers de "blocos" répètent dans les quartiers. Déjà, la ville est décorée de lumières et de grandes sculptures colorées. La construction du "sambodrome" _la passerelle du "samba"_ se termine pour accueillir les défilés. Le soir, aux fenêtres des maisons, les mères cousent, brodent, font et refont les nouveaux costumes des enfants, dans le vacarme des vieilles machines à coudre. Tout le monde a son habit, tout est neuf d'année en année, et, quand on n'a pas le sou, on le trouve quand-même, car Carnaval, c'est sacré. C'est la fête profane, la fête de la joie, du peuple, de la rue et des enfants. On ne peut pas oublier Carnaval, c'est trop dangereux. Il faut faire le fou pour ne pas le devenir pour de bon un jour. Ça ici, tout le monde le sait.

Un personnage populaire du Maranhão, sans qui le carnaval ne pourrait exister, montre son nez depuis des semaines. C'est le "fofão" (le "dodu"). Son habit est un large tissu fleuri et coloré, comme un vêtement de gros clown, serré aux chevilles et aux poignets. Il "bouffe" avec le vent et nous rend bien dodu, donc. Mais le fofão, c'est surtout le masque. Il faut cacher tout son corps. Alors, on se fait animal, monstre, sorcière, diable ou fantôme, et on porte des gants. Le fofão a un rôle bien précis: effrayer, voir épouvanter à l'extrême les enfants. Le but est de flanquer une frousse insupportable aux morveux. Pas de pitié pour les bambins ; ils se font poursuivre, attraper, secouer... On crie, on fait des bruits horribles. Certains petits font même pipi dans

leur culotte de trouille, d'autres "entrent" littéralement dans leur mère, renversent des clôtures, s'accrochent aux plantes allant jusqu'à les déterrer!!!

Le fofão représente une très ancienne tradition du Maranhão. Si le jour du Carnaval, des hommes s'habillent en femme, le fofão, lui, est toujours un homme. Mais voilà, comme pour me lancer un défi, je suis devenue une "fofona". Soucieuse de cacher mon identité féminine, je marche en répétant dans ma tête les gestes qui font peur. Je marche dans les traces d'un fofão qui garde une attitude de silence complet et de gestes lents, comme le font tous les fofões. Je deviens sadique et me bidonne à l'intérieur, rien que de voir le visage du gosse qui se déforme, annonçant la crise de larmes et la course... Ha ! Ha ! Ha !...gngngniii.....!!!!!! En provoquant la peur, on forme de futurs fofões. Il faut transmettre la culture populaire et c'est comme ça qu'on fait! Au diable les chichis !

Le vent soufflait ce soir-là, et la nuit tombait. La brise chaude typique de São Luís, qui enveloppe le corps et rafraîchit l'âme caressait les visages. Les grenouilles coassaient bruyamment dans cet «hiver» équatorial.

Les grillons de six heures sont là, avec leur chant assourdissant, car il a beaucoup plu en journée. Le vent agite les étoffes.

Nous sommes plus de trente... diables, loups, extraterrestres, chats sanglants... Certains ont des capuches, on dirait de vieux moines venus tout droit du Moyen Age. On surprend un visage de sorcière terrifiant... Les ombres glissent, rapides... pas de mots, le silence unit ce groupe d'inconnus qui savent qui ils sont. Nous sommes tous unis, qui que nous soyons. j'ignore qui tu es fofão, mais je suis comme toi mon gros. Les cloches et bruiteurs accrochés à nos pieds rythment cette marche terrifiante...

Enfants à vue ! Ce sont eux qui nous appellent, excités et sautillants : "les fofão, les fofão!!!!Viens fofão effrayer mon petit frère! Il a peur! Il a peur!" Le vent nous pousse, bat contre les

tissus longs, amples, rouges, jaunes, noirs, verts, bleus, frappants, éclatants de couleurs vives dans cette pénombre de la nuit naissante.

Carnaval frappe à mon cœur. Je le sens qui monte dans ma gorge, dans ma tête. Mon corps tremble d'émotion. On est ce qu'on choisi. Là, je suis une affreuse macaque avec de longs cheveux de laine rouges et noirs. Je me sens forte, invincible dans ce rôle. La puissance des autres, des « frères », me tire vers l'avant, vers ces petites têtes qui gambadent en nous appelant..."viens mais viens pas...j'ai peur j'ai pas peur...". Carnaval, partout tu es ambivalent. Quel bonheur !

Carnaval joue avec nos peurs, nos fantasmes.

Carnaval donne vie au fantastique, à l'impossible. Passer de l'autre bord de cette réalité de la vie. Carnaval est la limite du monde des hommes et du monde des esprits... il joue avec le mystère, la mort et la vie, la frousse, la folie.

Vlan!!!!, tous se mettent à courir, dans un vacarme de cloches, de hochets de chevilles à faire palir de peur le plus vaillant des rambos. Moi-même j'ai la trouille, mais j'effraie, saute les clôtures, cours, tombe, me relève, roule, cours à nouveau. Le bataillon de dodus monstrueux s'est explosé dans toutes les directions. Dieu quelle histoire ! Les enfants ont détalé comme des diables...

Mon coeur bat vite et fort. J'ai chaud. Je m'assieds sur le pas d'une porte fermée. Une petite fille me regarde, du coin du mur, ôter mon masque. Je lui souris. Elle s'approche, m'inspecte longuement, et, en feignant un petit sourire, me dit..." Dis, t'es vraiment une femme???", d'un air pas convaincu de tout...

La symbolique du masque déteint sur le visage, et me voilà homme pour avoir porté la tradition des hommes.

Soyez fantastiques.

Constance Cunha (constance.2006@yahoo.fr)

Brasil, São Luís do Maranhão, quartier São Cristóvão, Carnaval 2004.

